

Fêtes et défaites

On avait lu dans la presse allemande que la sympathique adolescente Lena ne savait pas chanter, ni danser, ni parler l'anglais correctement et que sa ritournelle proposée au jury paneuropéen du *European Song Contest* était à la musique ce que les vuvuzelas sont aux trompettes de la Garde républicaine.

Résultat : *Germany twelve points*. Lena remporte pour l'Allemagne le titre de championne de la chanson, grâce au vote massif de la *vox populi* européenne. Une procédure, dont rêvent maints politiques, mais seulement lorsqu'elle se transforme ainsi en plébiscite et relativise les mauvais sondages. Politiques, chanteurs et footballeurs ont ceci en commun que seules leurs performances comptent, pas les supputations de la démoscopie.

Différends et différences

En politique par exemple : à l'échelle européenne – ce n'est pas un sondage – l'Allemagne donne l'impression qu'elle a plus de réserves que les autres pays pour affronter la crise économique, et sa population, contrairement à celle de la France, semble accepter, bon gré mal gré, sans grèves générales ni explosions de colère, les sacrifices douloureux demandés. Pourtant, les partis de la coalition gouvernementale à Berlin ne trouvent rien de mieux que d'afficher quotidiennement leurs différends et leurs différences face à une opposition médusée qui n'en demandait pas tant. Même les sondages en chute libre ne semblent pas émouvoir ministres et états-majors politiques de la majorité.

Néanmoins, certaines oreilles semblent être tout de même très sensibles au qu'en-dira-t-on : alors que le chef de l'Etat n'a qu'une fonction honorifique en Allemagne, voici que, contre toute attente, Horst Köhler a annoncé fin mai sa démission avec effet immédiat. Et ce, à cause (est-ce vraiment la raison ?) d'une petite phrase maladroite prononcée en Afghanistan, qui, si elle avait été vraiment prise au sérieux (et entendue), n'aurait pas manqué d'alimenter à l'étranger les cari-

catures sur des Allemands en casque à pointe à la conquête du monde. Or, personne n'avait vraiment réagi au propos présidentiel, sauf – toujours elle – une certaine presse à la recherche de la petite phrase qui fait grand bruit. Lorsqu'on entend en France Ségolène Royal dire publiquement que « *le système Sarkozy est corrompu* », rejointe par bon nombre de journalistes qui trempent leurs plumes dans la même encre au vitriol, on se dit que l'ancien président allemand n'avait vraiment pas les nerfs solides. Aurait-il eu peur d'un sondage peu flatteur ?

A tort ou à raison, l'opinion publiée, la presse donc, influence l'opinion publique, ce qui se traduit généralement par de nouveaux sondages. La relation franco-allemande par exemple : il est bien connu qu'elle vit de ses sempiternelles égratignures tout en clamant sa belle amitié. Même si dans les crises ce sont les bonnes tables qui favorisent les digestions difficiles, ce n'est pas seulement en jouant de la fourchette que les convives se rabibochent, lorsqu'ils sont à couteaux tirés. Il aura suffi qu'un dîner berlinois, auquel la chancelière avait convié le président français, soit reporté à la dernière minute pour que certains en concluent que Berlin et Paris font table à part et sont désormais au régime.

Après le refus catégorique de Berlin en 2009 de nommer un ministre « franco-allemand », commun aux deux gouvernements, le secrétaire d'Etat aux questions européennes, Pierre Lellouche, a proposé, plus discrètement cette fois, « *un geste fort* » visant à envoyer un délégué commun de la société civile au sein du prochain Comité Economique et Social Européen (CESE) à Bruxelles. Nouveau *Nein* de Berlin, malgré les appels répétés de voir la France et l'Allemagne parler d'une seule voix en Europe.

Conclusion : la politique souhaite – et répète à l'envi – qu'on parlât certes le même langage, mais pas forcément dans la même langue. Paris et Berlin inventent en quelque sorte le bilinguisme en stéréo. Comprenne qui peut.

Gérard Foussier